

A stylized world map in dark blue on a lighter blue circular background. Several red dots are placed on the map, primarily in North America, Europe, and Africa.

GÉOPOLITIQUE ET POLITIQUE ÉTRANGÈRE

DECEMBRE 2016

NOTE D'ANALYSE 50

22 novembre 1963 :
aux origines des théories du complot

SIMON DESPLANQUE

Doctorant

Université catholique de Louvain



Les Chaires Baillet Latour « Union européenne-Russie » et « Union européenne-Chine » ont été créées dans les années 2000 au sein de l'UCL grâce au Fonds InBev-Baillet Latour. Elles ont pour objectif de stimuler l'étude des relations entre l'Union Européenne, la Russie et la Chine. Les Chaires constituent un pôle de recherche et d'enseignement dont l'objectif est de renforcer l'expertise sur l'action extérieure de l'UE, de promouvoir la connaissance de la Chine et de la Russie comme acteurs internationaux et d'étendre la recherche sur les grandes puissances, en particulier les BRICS. Exerçant leurs activités au sein de la Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication et de l'Institut de sciences politiques Louvain-Europe, les Chaires collaborent régulièrement avec leurs homologues de la KULeuven.



Les recherches du CECRI sont menées au sein de l'Institut de Science politique Louvain-Europe (ISPOLE) de l'Université catholique de Louvain. Elles portent sur la géopolitique, la politique étrangère et l'étude des modes de prévention ou de résolution des crises et des conflits.

L'analyse des éléments déclencheurs des conflits et des instruments de leur gestion - sanctions et incitants économiques commémoratoires de politique étrangère; crises et interventions humanitaires; rôle de la mémoire dans un processus de réconciliation, par exemple - est combinée à l'étude empirique de différends internationaux et de processus de paix spécifiques.

Simon Desplanque

22 novembre 1963 : aux origines des théories du complot

Décembre 2016



Direction : Tanguy de Wilde et Tanguy Struye de Swielande.

Conception et mise en page du présent numéro : Chloé Daelman.

Pour nous contacter :

Site Internet : <http://www.geopolitique-cecri.org/>

Email : tanguy.struye@uclouvain.be

© Chaire Baillet Latour, programme « Union européenne-Chine », 2016.

Diplômé en relations internationales de l'Université catholique de Louvain, **Simon Desplanque** est assistant de recherche et doctorant au sein de la Chaire Baillet Latour.

Ses recherches portent essentiellement sur les liens entre la culture et les relations internationales ainsi que sur le concept de petite puissance.

27 jours. C'est le temps qu'il aura fallu pour voir germer les premières théories « conspirationnistes »¹ autour de l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy². Avant même les conclusions du Rapport de la Commission Warren, instituée le 29 novembre par décret présidentiel, la version officielle, véhiculée par les principaux organes de presse, faisait déjà l'objet de contestations. Aujourd'hui, au regard de la vitesse à laquelle se propagent les théories les plus fantasques, ce délai peut sembler ridiculement long. Replacé dans son contexte, à savoir celui d'un monde dépourvu d'ordinateurs individuels ou de télévision par satellite, il ne peut qu'interpeler. Il n'en est que d'autant plus impressionnant que le nombre d'écrits sur le sujet a augmenté de manière exponentielle. Aujourd'hui encore, l'assassinat de « JFK » fait l'objet de multiples ouvrages, romans, bandes dessinées ou films, chaque artiste y allant de sa propre interprétation.

L'objectif de la présente contribution n'est nullement de nous prononcer sur la véracité de ces théories. Le sujet fait débat et même les partisans de la version officielle, à l'instar d'André Kaspi, admettent que les conclusions du rapport Warren sont « contestables et contestées »³. Pareille tâche ne pourrait être accomplie par un chercheur seul, et ce même en l'espace d'une vie. Le nombre d'archives et d'ouvrages sur le sujet est hélas inversement proportionnel au nombre de preuves effectivement utilisables.

1 Nous emploierons indistinctement les termes de « complot » et de « conspiration ».

2 Bronner G., « Pourquoi les théories du complot se portent-elles si bien ? L'exemple de *Charlie Hebdo* », *Diogenès*, n°249-250, 2015, p. 13.

3 Kaspi A., *Kennedy. Les 1000 Jours d'un Président*, Paris, Armand Collin, 1993, p. 268.



Notre objectif est plutôt de chercher à comprendre pourquoi pareilles théories du complot ont pu germer aussi vite après l'assassinat de John F. Kennedy et donner lieu, tant d'années après le 22 novembre 1963, à une pléthore d'interprétations.

Pour ce faire, après être brièvement revenu sur les fondements de la « pensée conspirationniste » et la singularité du cas JFK au sein de la galaxie des complots, cet article reviendra sur les facteurs qui ont contribué à faire de cet événement tragique l'archétype des théories du complot contemporaines. Seront tout d'abord examinés les facteurs structurels : dans « l'ADN politique » des Etats-Unis se trouvent en effet certains des ingrédients de base propices au développement de pareilles théories. En outre, l'émergence d'une pensée extrêmement critique à l'égard du pouvoir au cours des décennies 1950-1960 constitue un autre élément essentiel de la « soupe primitive » d'où a germé la pensée complotiste. Les facteurs circonstanciels seront ensuite passés en revue. L'assassinat de JFK est effectivement nimbé d'éléments mystérieux qui, immédiatement après les faits, ont été susceptibles de nourrir les récits conspirationnistes. Enfin, nous étudierons les facteurs liés à la personne de Kennedy. Conscient de l'importance de son image, le 35^e président des Etats-Unis et son entourage ont minutieusement soigné chacune de ses apparitions publiques, créant ainsi un véritablement mythe contemporain. Loin de considérer qu'un seul de ces facteurs est à lui seul capable d'expliquer la naissance de ces théories, nous postulons que c'est leur combinaison qui est à l'origine de leur apparition et, dans une certaine mesure, de leur pérennité.

LA PENSÉE « COMLOTISTE »

Les théories du complot sont loin d'être un phénomène récent. Par le passé, les récits dits « complotistes » ont également connu leur heure de gloire au point d'entraîner des conséquences particulièrement funestes pour ceux qu'ils visaient. Ce qui caractérise aujourd'hui ces théories, ce n'est pas tant leur nature que leur popularité croissante et leur vitesse de propagation⁴. Avant de revenir sur leur succès, il convient de cerner précisément ce qu'englobe l'étiquette « théorie du complot ». La défi-

⁴ Bronner G., *op. cit.*, p. 9.

nition la plus englobante nous est livrée par Licata et Klein qui la définissent comme une « explication naïve concurrente aux versions officielles, impliquant souvent l'intervention d'un groupe agissant dans l'ombre. »⁵ Sunstein et Vermeule ajoutent à cela un élément important : pour les adeptes de ces récits, le complot est ourdi dans le plus grand secret par un petit groupe de personnes puissantes⁶, économiquement et/ou politiquement. Actuellement, un nouveau type de récits remporte un succès grandissant : les « mégacomplots », c'est-à-dire des « complots qui concernent des groupes aux ambitions mondiales », à l'instar des reptiliens ou autres Illuminati⁷.

Contrairement à certaines idées reçues, les recherches les plus récentes en psychologie sociale montrent que l'adhésion à ces théories n'est pas l'apanage de personnes peu éduquées et/ou réactionnaires. Au contraire, les individus les plus susceptibles de croire à ces récits sont généralement éduqués, ont une vision plutôt manichéenne du monde et ont, pour certains, une propension à croire en d'autres forces surnaturelles, mystiques etc.⁸ En effet, il semble qu'un lien existe entre l'adhésion à ces théories et la croyance aux pseudo-sciences (homéopathie, magnétisme etc.), au paranormal ou à la vie extraterrestre⁹. D'autres travaux ont également mis en lumière l'importance des tendances paranoïdes dans l'acceptation de ces récits alternatifs, sans pour autant que le lien ne soit définitivement établi¹⁰.

De par leur nature même, ces théories sont extrêmement satisfaisantes pour l'esprit humain. Elles reposent sur un « effet de dévoilement » qui, en plus de donner du sens à des événements en apparence anodins, place le détenteur de la « révélation » en position de force¹¹. Tel le chamane d'antan, ce dernier devient, le temps d'un récit, le détenteur privilégié d'un « savoir » cryptique. Le hasard, phénomène auquel l'esprit humain est réticent par nature, est délibérément évacué au profit d'une explication to-

5 Licata, L., Klein, O., « Situation de crise, explications profanes et citoyenneté : l'affaire Dutroux », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n°47, 2000, pp.155-174.

6 Sunstein C. R., Vermeule A., « Symposium on Conspiracy Theories Conspiracy Theories: Causes and Cures », *Journal of Political Philosophy*, vol. 17, n°2, 2009, p. 205.

7 Bronner G., *La démocratie des crédules*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 9.

8 Oliver J. E., Wood T. E., « Conspiracy Theories and the Paranoid Style(s) of Mass Opinion », *American Journal of Political Science*, 2014, vol. 58, n°4, p. 952.

9 Lobato E. *et al.*, « Examining the Relationship Between Conspiracy Theories, Paranormal Beliefs, and Pseudoscience Acceptance Among a University Population », *Applied Cognitive Psychology*, vol. 28, n°5, pp. 617-625.

10 Brotherton R., Eser S., « Bored to fears: Boredom proneness, paranoia, and conspiracy theories », *Personality and Individual Differences*, vol. 80, 2015, pp. 1-5.

11 Bronner G., *La démocratie des crédules*, op. cit., p. 13.



talissante.

Les résultats précédemment exposés permettent toutefois de mettre en lumière les dynamiques propres aux théories du complot contemporaines. Celles-ci « jouent » en effet avec la méfiance qu'éprouvent un nombre croissant de citoyens à l'égard des institutions dans lesquelles la majeure partie d'entre eux avaient placé leur confiance jusqu'alors. Désenchantement du monde aidant, sont dénoncés sans distinction la science, la technologie, les hommes politiques et leurs services secrets. Les médias ne s'en sortent guère mieux, la plupart étant relégués au rang de laquais des conspirateurs supposés. L'enseignement perd également sa valeur exemplaire tandis que la parole des experts semble faire jeu égal avec celle du profane¹².

A cela s'ajoute, enfin, ce que Gérard Bronner a appelé la « dérégulation du marché cognitif » : dans nos sociétés démocratiques contemporaines, l'accès à l'information, en particulier depuis l'avènement d'Internet, est totalement dérégulé. Au lancement de celui-ci, « on aurait pu espérer que la libéralisation du marché cognitif serait favorable aux produits intellectuels les plus robustes. (...) Sur bien des points, la réalité oppose un démenti sévère à cette espérance. Il se trouve que certaines idées fausses ou douteuses dominant, perdurent et rencontrent parfois davantage de succès que des idées plus raisonnables et équilibrées parce qu'elles capitaliseront sur des processus inférentiels douteux mais attractifs pour l'esprit. »¹³

Au sein de la galaxie des thèses dites « complotistes », le « cas Kennedy » occupe une place singulière. En effet, les théories autour de l'assassinat du 35^e président des Etats-Unis ont émergé dans un contexte fort différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. Le marché cognitif était alors bien plus régulé, la population semblait encore avoir confiance en ses représentants et la science n'avait pas encore l'image de plus en plus négative qu'on tend à lui associer, en dépit de la menace d'apocalypse nucléaire inhérente à la Guerre froide. Il n'empêche que pour les raisons que nous détaillerons ci-après, les théories qui ont émergé autour de la mort de Kennedy ont ouvert la voie aux complots tels que nous

12 Bronner G., « Pourquoi les théories du complot se portent-elles si bien ? L'exemple de *Charlie Hebdo* », *op. cit.*, pp. 10-12.

13 Idem, p. 11.

les connaissons aujourd'hui. Etudier l'origine de celles-ci, c'est ouvrir la boîte noire des turpitudes de la société américaine contemporaine et, incidemment, de l'Occident tout entier.

LES FACTEURS STRUCTURELS

A. UNE MÉFIANCE HISTORIQUE À L'ÉGARD DES ÉLITES FÉDÉRALES

Parmi les théories les plus en vogue sur l'assassinat de JFK¹⁴, la communauté du renseignement – en particulier la CIA, avec ou sans le soutien de la mafia –, le « complexe militaro-industriel » ou même Lyndon B. Johnson font office de coupables idéaux. Sans revenir sur les tensions avérées entre le président Kennedy, son vice-président et certains militaires ou membres des services de renseignement, il convient d'examiner de plus près qui les tenants du complot rangent dans la catégorie « assassins en puissance ». Qu'ont-ils en commun ? Au-delà des collusions inévitables qui existaient effectivement entre les deux premiers, un élément doit être souligné : tous œuvr(ai)ent au niveau fédéral. Or, cet échelon de pouvoir est loin de susciter l'adhésion au sein du peuple américain, ou, du moins, d'une certaine frange de celui-ci. Un bref détour historique s'impose donc pour mieux décoder ce premier élément commun à la plupart des théories complotistes.

Une précision s'impose d'emblée : tous les tenants de ces théories ne sont pas, consciemment ou non, des anti-fédéralistes en puissance. Leurs récits rendent néanmoins compte d'un certain état d'esprit typiquement nord-américain qu'il importe d'explicitier. En effet, d'un point de vue historique, la plupart des Américains se sont toujours montrés frileux à l'égard de l'Etat et de ses élites¹⁵. Désireuses de se libérer du joug britannique, les Treize colonies ne souhaitaient pas remplacer « un tyran par un autre » en s'insérant dans un maillage fédéral trop contraignant¹⁶. En 1777, en pleine guerre d'indépendance, ces 13 Etats se réunirent en une Confédération dont les articles n'entrèrent en vigueur que 4 ans plus tard. Ce n'est qu'en 1787, alors que la déliquescence de l'union éclatait au grand jour, que Washington

14 Voyez l'ouvrage de Vincent Quivy *Qui n'a pas tué Kennedy?* pour un aperçu des théories les plus en vogue sur l'assassinat du 35^e président.

15 Hart V., *Distrust and Democracy: Political Distrust in Britain and America*, New York, Cambridge University Press, 1978.

16 Kaspi A., *Les Américains. I. Naissance et essor des Etats-Unis*, Paris, Editions du Seuil, 1986, p. 116.



et les autres *founding fathers* décidèrent de « pousser plus avant l'intégration »¹⁷ en renforçant les pouvoirs de l'Etat central.

Contrairement à ce que le mythe entourant le premier président des Etats-Unis pourrait laisser croire, ce dernier avait à faire face à de nombreux adversaires, parmi lesquels de farouches opposants à toute « tentation » fédéraliste. Le résultat « final » fut un compromis où les Etats fédérés conservaient une légitimité et des prérogatives indéniables. En outre, en raison de leur antériorité, ces entités fédérées se sont également vu attribuer les « matières résiduelles ». En d'autres termes, tout ce qui ne relevait pas explicitement de la compétence de l'Etat fédéral leur revenait de droit¹⁸.

Si Washington parvint à maintenir un semblant d'unité de son vivant, les tensions entre ses « ministres » eurent cependant un impact déterminant sur l'avenir de cette jeune nation. Alexander Hamilton et Thomas Jefferson avaient en effet deux visions fort différentes de ce que devait devenir la fédération. Le premier, ancien secrétaire au trésor, lorgnait vers l'ancienne métropole, en passe d'entrer dans la révolution industrielle, et se montrait partisan d'un pouvoir exécutif fort. Le second en revanche, profondément attaché au monde rural, se montrait beaucoup moins enclin à accepter les débordements centralisateurs de Washington et de son rival direct¹⁹. Cette scission donnera ainsi naissance aux premiers partis politique américains (les fédéralistes d'Hamilton contre les républicains-démocrates de Jefferson), lesquels n'étaient originellement pas prévus par la Constitution.

De nos jours, cette méfiance quasi-endémique à l'égard du pouvoir central subsiste et est fort présente au sein de la mouvance « jacksoniste », courant que les spécialistes de la politique étrangère américaine connaissent bien. En effet, selon Walter Russel Mead, il s'agit d'une des quatre écoles de pensée ayant durablement influencé la politique étrangère Outre-Atlantique²⁰. Très présent dans le sud et le Midwest, le discours national-populiste des jacksoniens est régulièrement dénoncé voire moqué, tant

17 David C.-P., Balthazar I., Vaïsse, J. *La politique étrangère des Etats-Unis. Fondements, acteurs, formulation*, Paris, SciencesPo Les Presses, 2008 (2^e édition), p. 26.

18 Idem, pp. 27-29.

19 Kaspi A., *op. cit.*, p. 118.

20 Russel Mead W., *Special Providence: American Foreign Policy and How It Changed the World*, Londres, Routledge, 2002.

à l'étranger que par les « élites » de la Côte est²¹. Plus qu'un simple courant en politique étrangère, le jacksonisme est en fait un véritable mouvement culturel et religieux omniprésent dans une certaine Amérique. Sur le plan domestique, les jacksoniens sont viscéralement méfiants vis-à-vis du pouvoir central et de l'*establishment* politique de Washington. Paradoxalement, s'ils se montrent hostiles à tout interventionnisme, en particulier à l'égard de certaines communautés défavorisées, ils accueillent assez favorablement les politiques destinées aux classes moyennes.

B. UN CONTEXTE IMMÉDIAT PROPICE AUX THÉORIES DU COMLOT

Pendant des décennies, ces débats originels ont servi de terreau à une pléthore de discours « conspirationnistes » impliquant, directement ou indirectement, les élites fédérales. Ces récits peuvent néanmoins être séparés en deux temps. Dans le courant des XVIII^e et XIX^e siècles, les Américains craignaient que leur jeune nation ne tombe sous la coupe de conspirateurs étrangers. Les idéologies raciste, antisémite et anticléricale pénétrèrent profondément la société américaine alors que grandissait la méfiance à l'égard des francs-maçons. A bien des égards, les récits de cette première phase ne se distinguent guère des prétendus complots politiques qui connaissaient alors une popularité similaire en Europe²².

Un tournant se produisit néanmoins au début du XX^e siècle. Si la peur de l'infiltration étrangère est, aujourd'hui encore, toujours bien réelle (la *Red Scare* des années 1950 ou l'actuel regain d'islamophobie²³ en sont les avatars les plus récents), l'essence de ces récits changea partiellement. Désormais, ceux-ci ne considéraient plus seulement que des forces étrangères conspiraient en vue de faire main basse sur le gouvernement : le gouvernement *lui-même* manigancerait contre ses propres administrés.

21 Struye de Swielande T., *La politique étrangère de l'administration Bush. Analyse de la prise de décision*, Bruxelles : Peter Lang, 2007, p. 78.

22 Voyez les travaux de Raoul Girardet sur les complots juif, jésuite et maçonnique dans la France du XIX^e siècle, lesquels sont compilés dans son ouvrage *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Editions du Seuil, 1986.

23 Pintak L., « The Muslims are Coming! The Muslims Are Coming! », *Foreign Policy*, 14 juin 2016, html : http://foreignpolicy.com/2016/06/14/the-muslims-are-coming-trump-islamophobia-american-history/?utm_content=buffer-r07a89&utm_medium=social&utm_source=facebook.com&utm_campaign=buffer, consulté le 5 août 2016.



Il convient d'emblée de souligner que, dès le début du XX^e siècle, « certains Américains avaient de très bonnes raisons de croire que le gouvernement conspirait contre eux : au début de la Première guerre mondiale, ce dernier avait commencé à créer et/ou à étendre les pouvoirs des agences dont il avait besoin pour mener des opérations secrètes. »²⁴ L'*Espionage Act* de 1917 ou encore le *Sedition Act* de 1918 ont ainsi accordé aux autorités fédérales de nouvelles compétences en matière de surveillance et « permis aux agents du FBI d'espionner les dissidents potentiels. Alors que le gouvernement amassait des compétences, il acquit suffisamment de pouvoir pour conspirer contre ses citoyens et ne se priva pas de le faire. »²⁵

Ces dérives ont effectivement eu lieu et furent mises en lumière en 1975 suite à plusieurs enquêtes officielles, les plus célèbres ayant été menées par les commissions Rockefeller et Church. Furent ainsi révélées au public l'existence de projets de manipulation mentale (MKULTRA) ou d'autres activités illégales concernant notamment Cuba et, plus particulièrement, Fidel Castro. Au-delà de ces dossiers qui firent grand bruit avant même leur révélation²⁶, ces travaux parlementaires révélèrent que « les agences du renseignement avaient outrepassé « les interdictions explicitement prévues par la loi (et) porté directement atteinte aux droits des citoyens américains (y compris ceux des journalistes, des juges fédéraux et des membres du Congrès) tels que garantis par la Constitution ». Enfin, pendant plus de quatre décennies, elles avaient « sciemment ignoré » les limites que la loi avait fixées à leurs activités de surveillance au nom de la sûreté nationale. »²⁷

Bien qu'aucun de ces faits n'était connu au moment de l'assassinat de John F. Kennedy, la méfiance à l'égard des services secrets et de l'armée était pourtant palpable et n'est le seul fruit du Watergate. Deux éléments permettent d'illustrer cette assertion. Le premier est l'affaire Gary Powers, scandale

24 Olmsted K., « A Very American Conspiracy Theory », *Foreign Policy*, 12 janvier 2011, html : <http://foreignpolicy.com/2011/01/12/a-very-american-conspiracy-theory/>, consulté le 2 août 2016 (traduction de l'auteur).

25 Ibidem.

26 La Commission Rockefeller, qui a mis à jour le projet MKULTRA, a ainsi été créée suite aux révélations du *New York Times* en décembre 1974 concernant de possibles expériences illégales menées par les services secrets sur des citoyens américains.

27 Shapiro S. R., « Surveillance de la NSA : pourquoi le système des freins et contre-poids a été court-circuité », *Politique américaine*, 2014/2, n° 24, p. 13.

d'espionnage qui entacha durablement la fin du mandat d'Eisenhower²⁸. Placée sous le sceau du secret absolu, le survol du territoire soviétique par un appareil US top secret ne devait en aucun cas être connu du public. Aussi l'administration Eisenhower mentit à ses concitoyens sur la nature de l'incident, prétextant le crash d'un avion météo. Le choc fut total quand Nikita Khrouchtchev annonça au monde la véritable identité du pilote. Comme l'écrit Tim Weiner, « pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, des millions de citoyens comprirent que leur président pouvait leur mentir au nom de la sécurité nationale. »²⁹

Le second est le célèbre discours d'adieux à la nation de ce même Dwight D. Eisenhower. En janvier 1961, alors qu'il s'appropriait à passer le flambeau à une « nouvelle génération d'Américains », l'ancien militaire devenu président exprimait publiquement une inquiétude qu'il avait nourrie « en privé tout au long de son second mandat » : l'influence pernicieuse du « complexe militaro-industriel. »³⁰ En cela, cette déclaration étonnamment critique rejoignait le second élément symptomatique de cette méfiance : les écrits de Charles W. Mills. Véritable gourou intellectuel de la « nouvelle gauche américaine » des années 1960, celui-ci avait dénoncé dans son ouvrage de 1956 la montée en puissance des militaires dans le système décisionnel américain.

Sur le plan culturel, un livre, transposé à l'écran deux ans après sa parution, rend particulièrement bien compte de cette atmosphère pré-Dallas : *Seven Days in May* (1962), de Charles W. Bailey et Fletcher Keble. L'ouvrage met en scène un président pacifiste fictif qui, dans un contexte d'anticommunisme latent, décide de signer un traité de désarmement avec l'Union soviétique. L'homme ne tarde pas à être pris en grippe par les faucons dont le chef de file charismatique est incarné à l'écran par Burt Lancaster : le général James Mattoon Scott. Profitant de sa notoriété, il entend renverser le président au cours d'un coup d'Etat s'étalant sur sept jours. La légende veut qu'à la lecture de ce livre, JFK ait déclaré

28 Le 1 mai 1960, un avion-espion Lockheed U-2 fut envoyé pour un vol de reconnaissance au dessus de l'URSS afin que le président américain puisse connaître exactement l'état des forces nucléaires soviétiques avant le sommet de Paris. Piloté par Gary Powers, l'appareil fut abattu et l'homme capturé vivant. L'incident en question avait ruiné le sommet de Paris et, avec lui, l'idée même de détente pendant près d'une décennie.

29 WEINER Tim, *Des cendres en héritage. L'histoire de la CIA*, coll. Tempus, Paris : Editions Perrin, 2011, p. 241.

30 David C.-P., *Au sein de la maison blanche. De Truman à Obama, la formulation (imprévisible) de la politique étrangère des Etats-Unis*, Paris, SciencesPo Les Presses, 2015, p. 271.



qu'un tel scénario était envisageable aux Etats-Unis³¹. S'il nous paraît difficile de confirmer ces propos, il n'en reste pas moins qu'à certains égards, Mattoon Scott, général de l'Air Force, n'est pas sans rappeler le belliciste général LeMay. Convaincu de l'inéluctabilité d'une guerre nucléaire, ce dernier allait également inspirer l'un des protagonistes du célèbre *Doctor Folamour* de Kubrick, autre monument du 7^e Art s'inquiétant de l'emprise croissante des militaires...

FACTEURS CIRCONSTANCIELS

Si la plupart des « faits » avancés par les tenants du complot ne sont que pures coïncidences ou ne constituent guère plus que de simples présomptions, il n'en reste pas moins que l'assassinat du 22 novembre 1963 présente d'indubitables zones d'ombre. Outre l'aspect tout à la fois spectaculaire et morbide de l'assassinat du président, un autre élément poussa certains observateurs à contester la thèse officielle : l'assassinat du seul suspect appréhendé par les autorités – Lee Harvey Oswald – par Jack Ruby, le 24 novembre 1963. Aujourd'hui encore, les avis sont divisés. Là où les tenants du Rapport Warren sont d'avis qu'il s'agit d'une pure coïncidence et qu'à quelques minutes près, Ruby aurait manqué sa cible, les partisans du complot mettent en avant le fait qu'une douzaine de témoins affirment que la victime et son meurtrier avaient des relations communes dans les milieux mafieux et anticastristes³².

Toutefois, avant même la mort d'Oswald, un autre élément généra la première « salve » de théories complotistes : la rapidité avec laquelle le coupable présumé fut accusé. Ce fut là le point de départ de l'investigation de Mark Lane, avocat originaire de l'Etat de New York. Dans sa *Defense's Brief for Oswald*³³, parue le 19 décembre 1963 dans le très à gauche *National Guardian* – les autres quotidiens ayant refusé de la publier –, il déclare que la présomption d'innocence, pourtant garantie par la Constitution des Etats-Unis, ne s'est nullement appliquée pour Oswald, déclaré coupable moins de cinq heures après les faits. Partant, l'auteur va s'attacher à démontrer que cette culpabilité est loin d'être prouvée.

31 Voyez notamment le documentaire d'Oliver Stone *Une autre histoire des Etats-Unis*.

32 Kaspi A., *op. cit.*, p. 267.

33 L'article complet est disponible sur <https://ratical.org/ratville/JFK/OI-ALB.html#s9>

Parmi les éléments invoqués par Lane, certains seront repris et étoffés par une poignée de sceptiques dès la publication du rapport Warren³⁴. Avant même que ne naisse la controverse autour de la « balle magique », l’auteur entend montrer que, si l’on se réfère uniquement aux témoignages des médecins, un premier problème se pose. Selon les légistes, une balle est entrée par la gorge, ce qui signifierait soit 1) qu’Oswald ait tiré *avant* le virage fatal, ce qui est totalement impossible, soit 2) que quelqu’un d’autre ait tiré de face. Lane met également en avant le fait que le Mannlicher Carcano, arme italienne relativement médiocre prétendument utilisée par Oswald, n’aurait pas pu tirer cinq coups en si peu de temps (le délai officiel ainsi que le nombre de coups de feu seront revus à la baisse par la commission d’enquête). Ces premiers points – qui seront démentis pour la plupart – feront l’objet d’investigations plus poussées par Lane et d’autres chercheurs indépendants après la publication définitive de la version officielle.

En dépit des fausses pistes suggérées par la plupart des auteurs, ces ouvrages mettent en avant une série de points véritablement obscurs : l’autopsie a été mal faite, la commission Warren a occulté certains témoignages en vue d’accélérer son travail tandis que certaines preuves, à l’instar de l’arme du crime, sont contestables.³⁵ Ce sont ces premières enquêtes qui ouvriront la voie à la contestation massive du rapport officiel dans la foulée du Watergate. Dans la vague de profonde remise en question qui s’ensuivit, divers théoriciens issus des milieux *underground* allèrent jusqu’à suggérer qu’il existait un complot tentaculaire reliant Dallas, Cuba, le Vietnam et le Watergate³⁶. JFK venait ainsi d’entrer dans le cercle très fermé des « martyrs » de la nation.

FACTEURS PERSONNELS

Une dernière série de facteurs doit être pris en considération pour saisir le pourquoi de la pérennité de ces théories : l’image dont jouissait Kennedy avant, pendant et surtout après son mandat.

Le cœur du succès de ces différents récits tient en effet en grande partie à la popularité du défunt pré-

³⁴ Outre Mark Lane, les sceptiques de la première heure comprendront Edward Epstein, Sylvia Meagher, Richard Popkin et Leo Sauvage en France. Kaspi A., *op. cit.*, pp. 251-252.

³⁵ Idem, p. 255.

³⁶ Greenberg D., David, *Nixon’s Shadow. The History of an Image*, New York, W. W. Norton & Company, 2003, p. 110.



sident, personnalité à laquelle une grande partie des tenants du complot prêtent toutes les qualités, en dépit, trop souvent, de la réalité factuelle. A ce titre, le *JFK* d'Oliver Stone (1991) est emblématique. Dans ce film au retentissement certain³⁷, le réalisateur suggère que si Kennedy avait vécu, il aurait empêché l'escalade militaire au Vietnam et aurait réduit l'influence des services de renseignement et du « complexe militaro-industriel » dénoncé par Eisenhower.

Ainsi, aux yeux d'une (très) large frange de l'opinion publique américaine, John Fitzgerald Kennedy demeure l'un des meilleurs présidents du XXe siècle, voire de toute l'histoire de cette jeune nation³⁸. Si plusieurs auteurs se sont attelés à déconstruire cette image idyllique³⁹, force est de constater que la légende demeure vivace. A y regarder de plus près, cela n'est guère surprenant. Avant même son entrée effective en politique, tout avait été fait au sein même du cénacle familial pour donner du futur président l'image la plus lissée possible. Celle-ci sera accentuée au cours de la campagne de 1960, magistralement travaillée durant les « 1000 jours » qu'aura duré sa présidence pour finir par être sacralisée par ses proches au lendemain du 22 novembre.

A. DE SA PLUS TENDRE ENFANCE...

Au-delà du seul JFK, c'est bel et bien le « clan » Kennedy dans son ensemble qui continue de captiver le public. Comme l'écrit Mark White, jamais une famille n'a autant fasciné les Etats-Unis⁴⁰. Tous deux issus de familles pauvres originaires d'Irlande, les parents de John incarnent à merveille l'ascension sociale à l'américaine mais également les interdits tacites auxquels se heurtèrent bon nombre d'immigrés non protestants dans la seconde moitié du XIXe siècle⁴¹. Dans un contexte qui lui était pourtant

37 Le long-métrage, en plus de forcer le Congrès à se pencher à nouveau sur l'affaire, a donné une large audience aux thèses « complotistes » qui circulaient jusqu'alors dans des milieux plus « underground ». Ainsi, pour l'anecdote, l'interview la plus importante qu'ait donné le célèbre procureur Jim Garrison avant la sortie du film de Stone a été publiée dans la revue *Playboy*.

38 Dugan A., Newport F., « Americans Rate JFK as Top Modern President », *Gallup*, 15 novembre 2013, html : <http://www.gallup.com/poll/165902/americans-rate-jfk-top-modern-president.aspx>, consulté le 8 août 2016.

39 Parmi ceux-ci, nous retrouvons Seymour Hersch, Thomas Reeves, Garry Wills et Thomas Paterson.

40 White M., « Apparent Perfection: The Image of John F. Kennedy », *History*, vol. IIC, n° 330, 2013, p. 238.

41 Le grand-père paternel de JFK se heurta ainsi à un véritable plafond de verre qu'il eut du mal à percer. L'élite bostonienne anglo-saxonne, incarnée par des familles telles que les Cabot Lodge ou les Bradlee, voyait en effet d'un mauvais oeil l'ascension des Irlandais. C'est pourquoi ils s'efforcèrent notamment de renforcer les quotas aux frontières afin de freiner l'arrivée de nouveaux migrants, en particulier ceux originaires de l'Europe du sud et de l'est. Voyez Snegaroff T., *Kennedy. Une vie en clair-obscur*, Paris : Armand Collin, 2013, pp. 15-18.

relativement peu favorable, Joseph (dit Joe), le père de JFK, n'avait qu'une obsession : la reconnaissance économique et sociale d'une lignée qui avait déjà réussi à s'élever considérablement en l'espace d'à peine quelques décennies. Ses incontestables succès dans le domaine des affaires l'ayant placé à l'abri du besoin, le patriarche de cette « aristocratie » à l'américaine allait mettre tout son argent au service de cette seule ambition.

C'est ainsi qu'il se lança en politique. Proche de Franklin D. Roosevelt, Joe jouera un rôle important dans la régulation des marchés boursiers en assumant la direction de la *Securities and Exchange Commission* (SEC) durant les années 1930. Nommé ambassadeur à Londres en guise de reconnaissance des services rendus, Joe finira toutefois par s'aliéner le soutien du président. Fervent défenseur de l'isolationnisme, entretenant des relations troubles avec certains industriels US proches du régime nazi⁴², il finira par tomber en disgrâce auprès de son ancien mentor et sera rappelé à Washington en novembre 1940. Discrédité auprès de l'establishment, le chef de clan n'a toutefois pas dit son dernier mot : ce sont ses fils qui prendront la relève, à commencer par l'aîné, Joseph junior.

John grandira dans l'ombre de ce grand frère à qui le père n'a pas jugé bon de donner le nom de famille de son épouse. La rivalité entre l'aîné et le cadet sera lourde de conséquences psychologiques pour ce dernier, tant le père mettra Joe junior sur un piédestal. Tous les domaines, même les plus anodins, sont ainsi prétextes à concurrence⁴³. Toutefois, en dépit de des préférences de Joseph senior, John n'est pas totalement en reste. Grâce à l'entremise paternelle, il se forge un début de respectabilité intellectuelle. En effet, le patriarche fera jouer ses relations en vue de faire publier son mémoire de Harvard : *Why England Slept*. Se distançant des positions isolationnistes défendues par son père, JFK y explique pourquoi l'Angleterre a tant tardé à réarmer en dépit de la montée des périls en Europe. Publié en 1940, l'ouvrage sera vendu à près de 80 000 exemplaires, un record pour un mémoire de fin d'études⁴⁴.

Les raisons de ce succès ne sont pourtant pas à chercher du côté du fond : n'ayant pas obtenu la note maximale, le livre est qualifié par l'un des anciens professeurs de Jack de « très immature ». Ce dernier

42 Hersh S. M., *The Dark Side of Camelot*, New York, Black Bay Books, 1998.

43 Certains psychobiographes voient là l'origine de la soif de conquêtes féminine de JFK. Snegaroff T., *Kennedy. Unie vie en clair-obscur*, op. cit., p. 81.

44 Idem, p. 45.



regrette également l'absence de structure et le style, plus journalistique qu'analytique. En réalité, ce texte n'aurait jamais été publié s'il n'avait pas été écrit par le fils de Joseph Kennedy⁴⁵. Seule la publicité dont il fait l'objet et les éloges liminaires d'Arthur Krock⁴⁶ et d'Henry Luce⁴⁷, amis du chef de clan, permettent au livre de s'écouler aussi bien.

Parallèlement à cette image d'intellectuel, Joe senior et Jack conjuguent leurs efforts pour que ce dernier, en dépit des innombrables souffrances physiques qu'il endure depuis sa plus tendre enfance, parvienne à intégrer l'armée. En mars 1943, John rejoint ainsi une unité de combat dans le Pacifique. Le navire sur lequel il sert entrera bientôt dans la légende : le patrouilleur-torpilleur PT 109. Le 1^{er} août de la même année, Jack et son équipage s'embarquent pour une mission au large des îles de Nouvelle-Géorgie. Au beau milieu de la nuit, un destroyer japonais coupe en deux le navire. Ce qui se passe ensuite est encore sujet à controverses⁴⁸. D'aucuns estiment en effet, dans la lignée de la légende qui s'est créé autour de l'événement, que Jack a fait preuve d'un courage à tout épreuve, tant dans la conduite des opérations que dans le secours qu'il a apporté à ses camarades blessés. D'autres en revanche estiment que le futur président a agi inconsidérément compte tenu des capacités de son navire et a fait courir à ses hommes un risque énorme, qui a coûté la vie à deux d'entre eux. En dépit d'indubitables zones d'ombre, Kennedy, âgé alors de 26 ans, sera décoré de la *Purple Heart* et de la *Navy and Marine Corps Medal*⁴⁹. L'histoire sera ensuite reprise par le journal *New Yorker* et lui servira grandement lors de l'élection de 1946.

En dépit de ses exploits, Jack reste pourtant au second plan. Son destin changera brusquement le 12 août 1944. Ce jour-là, Joseph junior, qui participait aux missions à hauts risques de l'US Navy, disparaît au large de l'estuaire de Blyth suite à l'explosion de son appareil⁵⁰. La vie de John, qui n'avait

45 Michelot V., *Kennedy*, Paris : Gallimard, 2013, p. 66.

46 Journaliste expert des questions politiques en poste à Washington durant plusieurs décennies.

47 Magnat de la presse, cofondateur, notamment, du *Time Magazine*.

48 Michelot V., *op. cit.*, p. 76.

49 Le clan Kennedy avait espéré que Jack obtienne la *Silver Star* mais sa hiérarchie la lui avait refusée pour les raisons que nous venons d'exposer.

50 Ces missions, connues sous le nom d'*Anvil* ou d'*Aphrodite*, consistaient à lancer un appareil bourré d'explosifs commandé à distance à partir d'un point donné. Pour être efficaces, ces drones devaient être amenés à proximité de la cible manuellement. C'était précisément la tâche de Joseph junior qui, avec son équipage, avait pour tâche de détruire les installations de Mimoyecques.

jusqu'alors jamais rêvé de se lancer en politique, allait s'en voir grandement affectée. Les ambitions paternelles allaient désormais se porter intégralement sur Jack en même temps que se gravait dans la mémoire du chef clan la supériorité supposée de son aîné défunt. Lors d'un moment d'amertume, JFK déclarera ainsi : « Je boxe contre une ombre qui gagne toujours. »⁵¹

B. ... JUSQU'À L'APRÈS-DALLAS

Dès son entrée en politique, John F. Kennedy et son entourage n'auront de cesse de veiller à son image. En cela, son mariage avec Jacqueline Lee Bouvier, dite Jackie, en 1953, sera d'une importance capitale. Celle-ci servira son mari à bien des égards en termes d'imagerie politique, et ce tout au long de sa carrière. L'un des premiers éléments qu'elle allait apporter à Jack était la dimension familiale. En épousant Jackie, JFK allait acquérir une respectabilité aux yeux d'une Amérique toujours très attachée aux valeurs traditionnelles. Cette image, Jack et ses proches ont compris qu'il se devait de la conserver, et ce en dépit de ses nombreuses aventures extraconjugales. Jackie a en effet songé, à plusieurs reprises, à demander le divorce. En 1956, le couple connaît sa plus grave crise suite, notamment, au décès de leur fille mort-née Arabella. Alors en pleine escapade extraconjugale dans le sud de la France, le seul argument qui avait su convaincre Jack de rentrer au chevet de son épouse était que son attitude risquait de lui ôter le soutien d'une large frange de l'électorat féminin⁵².

Outre cette image de « famille modèle » dont nous connaissons aujourd'hui toute l'artificialité, Jackie procurait à son mari une indubitable touche de glamour que les journaux d'hier et d'aujourd'hui n'ont eu de cesse de relayer. Nombreuses sont les photos où l'épouse rayonnante déambule aux côtés de son conjoint débordant de vitalité. Pourtant, là encore, le mensonge est patent. Toute sa vie durant, Jack, aidé par son entourage, trompera le public américain sur sa forme physique. Ses maux de dos seront attribués, à tort, aux séquelles de son odyssée guerrière dans le Pacifique sud et étaient régulièrement soignées par l'injection de substances qui avaient créé chez Kennedy un fort sentiment de dépendance. En réalité, cette image de force cache de graves problèmes de santé qui ont, à plusieurs reprises,

⁵¹ Snegaroff T., *Kennedy. Une vie en clair-obscur*, op. cit., p. 85.

⁵² Idem, p. 142.



conduit JFK à l'article de la mort⁵³.

Si Jackie a indirectement contribué à renforcer cette image, la réduire à une vulgaire « femme objet » serait pourtant un raccourci trivial. Issue d'une classe privilégiée et hautement cultivée⁵⁴, elle offrait à Jack ses entrées dans le monde très fermé de la culture. C'est elle qui invitera Robert Frost à composer un poème pour l'entrée en fonctions de son mari. C'est elle également qui conviera le violoncelliste Pablo Casals à la Maison blanche en novembre 1961. C'est elle enfin qui, en fervente admiratrice d'André Malraux, s'était arrangée pour le rencontrer lors de la visite présidentielle en France et avait donné un dîner en son honneur à Washington⁵⁵.

Ce vernis culturel, Jack allait également le renforcer par lui-même. La publication de son *Profiles in Courage* en 1954 allait parfaire son image duale d'homme de lettres et d'homme d'action. Aujourd'hui, il ne fait aucun doute que l'ouvrage n'a pas été écrit, en tout ou partie, par Jack. Comme le rappelle Vincent Michelot, le débat porte aujourd'hui sur la part qu'il revient d'attribuer à Theodore Sorensen, rédacteur de la plupart des discours de Kennedy⁵⁶. Il n'en reste pas moins que l'ouvrage occupe une place centrale dans la stratégie électorale de « l'auteur ». La publicité dont il jouira le placera en effet au cœur de l'attention médiatique alors qu'il est obligé de s'absenter de la scène politique pour des raisons de santé. Il s'assure ainsi une visibilité qui, en tant que sénateur du Massachussetts, lui permet de ne pas tomber dans l'oubli où sombre tant de membres de la chambre haute nourrissant des ambitions présidentielles.

Dans cette quête frénétique du pouvoir, les tâches furent soigneusement définies. Ainsi, en vue de lui garantir toutes les chances de succès, Joe s'occupa des « sales besognes » (achat de journaux, pots de vin, collusion avec la mafia, etc.) en faisant jouer ses réseaux. Le frère cadet, Robert – dit Bob – sera le directeur de campagne de Jack. Un temps pressenti pour la vice-présidence, ce poste sera toutefois,

⁵³ Snegaroff T., *Kennedy. Une vie en clair-obscur*, op. cit., p. 67.

⁵⁴ Diplômée en littérature française, elle parlait plusieurs langues, avait des connaissances en histoire de l'art, en musique et un goût certain en matière d'architecture d'intérieur. Voyez White M., op. cit., p. 233.

⁵⁵ Ibidem.

⁵⁶ Michelot V., op. cit., p. 136.

pour des raisons tactiques, offert à Lyndon B. Johnson⁵⁷.

Une fois arrivé au sommet de l'exécutif, un autre élément joua également en faveur de Kennedy : le choix de son équipe de conseillers. Qualifiés ultérieurement (et ironiquement) de *best and the brightest* par David Halberstam dans son ouvrage éponyme, ceux-ci furent pourtant pour beaucoup dans l'image de la présidence Kennedy. Triés sur le volet, issus pour la plupart des meilleurs universités du pays, ils allaient donner à l'administration du 35^e président des Etats-Unis un lustre intellectuel indéniable. L'exemple le plus célèbre est certainement Robert McNamara, premier PDG de la *Ford Motor Company* à ne pas être issu de la famille du mythique fondateur, qui fut nommé Secrétaire à la Défense. Preuve de l'aura que dégageaient alors ces individus, les mots de Robert Frost lors de l'investiture de Kennedy. Après s'être longtemps plaint du manque de leadership sous Eisenhower, il annonça au public présent ce jour-là que les Etats-Unis allaient entrer dans leur ère augustéenne⁵⁸.

La « dictature de l'image » qui avait prévalu tout au long des multiples campagnes de JFK allait ainsi se perpétuer près de 1000 jours durant. Tout journaliste qui ne dépeignait pas le président sous un jour favorable se voyait sévèrement sermonné et encourait le risque de se voir nier tout accès à la Maison blanche à l'avenir⁵⁹. Parallèlement, les questions liées aux frasques extraconjugales de Jack ainsi qu'à ses problèmes de santé continuaient à être soigneusement étouffées par lui et son entourage proche.

L'assassinat du 22 novembre 1963 allait entériner cette image, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, Kennedy n'ayant pas été en mesure d'achever son premier mandat, bon nombre de débats sont purement spéculatifs et ont pour but de déterminer ce que l'homme *aurait* pu faire s'il avait vécu. En outre, les échecs de l'année 1961 (débarquement manqué de la Baie des Cochons, érection du mur de Berlin) furent éclipsés par la gestion remarquable de la crise cubaine d'octobre 1962. Enfin, l'image d'un président hors norme allait être véhiculée par sa veuve, Jackie. Dans une interview accordée à Théodore White, détenteur du Prix Pulitzer et ancien camarade de classe de Joe junior, elle a ainsi

57 Shesol J., *Mutual Contempt. Lyndon Johnson, Robert Kennedy, and the Feud that Defined a Decade*, New York, W. W. Norton & Company, 1997.

58 Halberstam D., *The Best and the Brightest*, New York, Random House, 1972, p. 38.

59 White M., *op. cit.*, p. 238.



forgé l'image de Camelot⁶⁰. Une de ses phrases deviendra iconique. Ce ton hagiographique se retrouvera dans les premières biographies du 35^e président des Etats-Unis, écrites pour certaines par ses plus proches conseillers.

UN RÉCIT PÉRENNE

Tous les ingrédients étaient donc en place pour qu'au soir du 22 novembre 1963 naisse autour de John Fitzgerald Kennedy un récit vivace aux relents de légende. En arrière-plan, nous avons une Amérique historiquement méfiante à l'égard du pouvoir fédéral où les services de renseignement et les militaires gagnent en importance. Dans le même temps, les discours de la gauche radicale dénoncent, de manière parfois très virulente, cette influence croissante de ce que ses porte-parole appellent les « faucons » et autres « seigneurs de la guerre ». Dans pareil contexte, l'assassinat dans des circonstances troubles d'un président qui avait attaché tant de soin à son image « d'homme nouveau » ne pouvait que mettre le feu aux poudres. Pourtant, si ces éléments expliquent pourquoi les récits dits « complotistes » ont vu le jour si rapidement, ils n'expliquent qu'en partie leur pérennité.

En effet, comme le rappelle Jean-Baptiste Thoret, « à partir du meurtre de Kennedy et surtout du rapport Warren, sans oublier non plus la répression des manifestations étudiantes, l'affaire des papiers du Pentagone et la question du Vietnam, un doute s'immisce dans l'esprit des Américains qui, peu à peu, acquièrent la conviction qu'entre eux et les institutions censées les représenter, un voile opaque tombe. L'envers, beaucoup moins reluisant, des pouvoirs est révélé et le gouvernement se retrouve soupçonné de mensonge. Après Kennedy, plus aucun président, même Reagan, n'a pu redorer le blason de l'Institution, le doute est devenu systématique et la méfiance envers les autorités, un réflexe. (...) Désormais, les représentations du politique et du pouvoir adopteront presque systématiquement un angle critique. »⁶¹

⁶⁰ Idem, p. 239.

⁶¹ Thoret J.-B. et al., « Quand Hollywood commence à douter. Les seventies et la brisure du cinéma américain », *Esprit*, 2007/7, p. 40.

Aussi est-il nécessaire de replacer le succès des « théories » autour de la mort de John Kennedy dans leur contexte. A lui seul, cet événement a certes sacralisé un homme d'Etat qui entendait devenir le représentant d'une nouvelle génération d'Américains. Toutefois, si son souvenir demeure aussi vivace aujourd'hui, c'est surtout en raison de ce qu'il en est venu à symboliser *a posteriori* : une Amérique à jamais perdue, où le président était encore entouré d'un voile de respectabilité. En cela, Kennedy est en passe de devenir le représentant le plus illustre d'un « âge d'or » mythifié et sa mort le péché originel d'une époque contemporaine décidément bien morose.



Liste des notes d'analyse précédentes

(cliquez pour y accéder)

DIDAT M, DRESS K., *La relation australo-indonésienne: Une union forcée mais nécessaire, entre tensions et résilience*, Note d'analyse n°49, Août 2016.

VIAUD Astrid, *EU–Myanmar: From marginal EU sanctions to a move towards democracy (1996–2013)*, Note d'analyse n°48, Juin 2016.

TETU P.-L., *Géopolitique de l'approvisionnement de la Chine en matières premières : L'Arctique, une région prioritaire?*, Note d'analyse n°47, Mai 2016.

HUNG Jui-Min, *Un acteur global ? Une évaluation sur l'embargo de l'UE vis-à-vis de la Chine*, Note d'analyse n°46, Avril 2016.

de WILDE d'ESTMAEL Tanguy, *La « communauté internationale », l'UE et la Syrie : d'une impossible gestion de crise à une convergence limitée?*, Note d'analyse n°45, Mars 2016.

GOSSE-LEDUC Cédric, *Suède et corruption : la sauvegarde de l'image sur la scène internationale*, Note d'analyse n°44, Février 2016.

DESPLANQUE Simon, *La dimension politique des achats militaires : le cas de la Belgique*, Note d'analyse n°43, Février 2016.

FOLLEBOUCKT Xavier, *Les leçons du passé : La Russie et le nouveau « conflit gelé » ukrainien*, Note d'analyse n°42, Décembre 2015.

SOLIEV R., *Tajikistan-European Union relations going forward*, Note d'analyse n°41, Décembre 2015.

DESPLANQUE Simon, *Les Simpson et l'Amérique: un autre regard sur l'Oncle Sam*, Note d'analyse n°40, Septembre 2015.

Nos
autres
publications
ICI

